

## Une semaine

*Il y a dans le Minervois des panneaux indicateurs aux carrefours qui indiquent "curiosité" sans autre commentaire. Et de nombreuses personnes suivent l'indication et vont voir la curiosité. C'est donc qu'il y a encore des gens curieux. On arrive ainsi à un endroit en rase campagne où il n'y a rien d'autre à voir que des curieux. Ceux qui sont du coin savent déjà, ils veulent montrer à leurs amis en vacance, ils ont donc pris des boules de pétanque, un bidon d'eau. Les plus audacieux arrêtent leur voiture en plein milieu de la route, desserrent le frein à main, et la voiture, les boules de pétanque, l'eau renversée sur la chaussée montent la pente, c'est vraiment curieux ! Et aussitôt des discussions s'engagent, on vous explique qu'il s'agit d'une illusion d'optique : on croit que la route monte alors qu'elle descend. Nos sens nous ont trompés. On ne regrette pas d'être venu !*

Un jour, mon grand frère m'a annoncé qu'il avait le double d'âge que moi. Cette formulation est inélégante, mais le double d'années ne serait pas mieux : on n'a pas des années, on les a vécues, brûlées, elles ne sont plus à nous, c'est ce qui nous reste à vivre qui est à nous. Mais c'est comme ça qu'on dit. Il avait 14 ans, j'en avais 7. L'âge de raison, paraît-il. Ce n'est que plus tard que j'ai compris que ce rapport du simple au double entre nos âges ne se reproduirait plus jamais. Entre 54 et 47 ans, par exemple, la différence est bien moindre. Mais ce jour là, la vie de mon frère était réellement deux fois plus longue que la mienne que je considérais pourtant déjà comme bien remplie. Une année de quinquagénaire dure donc beaucoup moins que celle d'un enfant. Est-ce la lassitude, la dilution de nos couleurs dans l'eau du temps, l'habitude du retour des saisons ?

Depuis ce matin, je sais que je mourrai dans une semaine exactement. Je peux dire que j'ai, ils sont bien à moi, 7 jours, 168 heures, 10080 minutes, et je ne compte pas les secondes, le temps d'y penser, j'en ai déjà trop perdu ! Je sais que je mourrai parce que je l'ai décidé : le professeur Joyal m'a laissé le choix entre quelques mois d'agonie laborieuse et une semaine de vie correcte. Il s'engage à me maintenir en bon état de marche, et à couper le courant lundi prochain à la même heure. C'est le progrès.

Si j'ai choisi l'option courte, c'est d'abord par peur de la souffrance. Traîner des mois dans une chambre d'hôpital, terrassé par la douleur ou abruti de médicaments, voir défiler au pied de mon lit les amis et la famille pataugeant dans la tristesse, ne sachant que faire, que dire, et tout le monde sait que c'est la fin, mais ça dure, il s'accroche à la vie, c'est admirable, non merci.

Cette raison est suffisante, légitime, et je pourrais très bien vaquer à mes occupations, garder mon secret, oublier de compter les jours et mourir par surprise comme n'importe quel passant fauché par un poids lourd dont le pneu avant droit vient d'éclater.

Mais il est clair que ça ne se passera pas comme ça. Parce que je sais maintenant, et que c'est extraordinaire. Des millions de gens vont mourir dans une semaine, mais ils l'ignorent. La vie qu'ils ont devant eux est abstraite. Mes 7 jours sont concrets.

D'une part, il y a ce que je voudrais terminer, d'autre part tout ce que je n'avais jamais encore imaginé ou reporté à plus tard comme la plupart des gens oublieux de leur fin inéluctable.

Terminer cette histoire, par exemple. J'écris une page à l'heure. Je sais que certains vont 3 ou 4 fois plus vite, mais il faudrait d'abord préciser le nombre de signes par page - j'en suis, sans me vanter, à presque 3000 - et s'ils incluent dans cette heure le temps de relire, de corriger. Et d'ailleurs les écrivains sont forcément des affabulateurs, qui peut croire que Simenon écrivait un livre en 10 jours ? Bien. Une page à l'heure. Il ne s'agit pas d'un roman, mais d'un témoignage, 8 pages devraient suffire. J'aurai donc terminé ce soir. Je peux aussi, c'est sans doute préférable, étaler sur la semaine, un peu comme on tient un journal : une page par jour ?

Faire un programme, voilà la difficulté. Au lycée, mes profs de français me faisaient toujours le même reproche : quelques idées, mais manque de plan rigoureux. L'inspiration ne suffit pas.

Comment ne pas penser à Dieu créant le monde ? Il fit ceci, cela, et le 7<sup>ème</sup> jour, Il se reposa. Raide mort, Dieu. L'histoire dit-elle s'il dormait chaque soir, et combien d'heures ? Mes souvenirs du catéchisme sont trop vagues, la culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié, cette phrase est la porte ouverte à la malhonnêteté intellectuelle. Pour continuer dans les références religieuses, si j'étais un saint, je donnerais tous mes biens aux pauvres pour partir pieds nus sur les routes. N'étant pas un saint, je pourrais tout vendre et avec l'argent faire le tour du monde. Le problème, c'est qu'il est toujours plus facile d'acheter que de vendre. Et je sais bien par expérience que ma semaine suffirait à peine pour vendre sans me faire trop voler mon électro-ménager-état-neuf, ma bagnole, mes disques et mes bouquins. Et puis c'est finalement une idée très banale, le tour du monde comme adieu à la vie, un fantasme généraliste, un truc pour télé réalité de Samedi soir.

*Pourquoi le centre du savon est-il moins parfumé que l'extérieur ? C'est-à-dire que quand il est neuf, donc encore assez gros, il sent plus fort, il mousse davantage que quand il ne reste qu'un mince morceau de savon qu'on attend le plus possible, selon son niveau de vie, avant de jeter. Est-ce de la malhonnêteté de la part des fabricants de savons, est-ce inévitable, problème technologique, est-ce une illusion liée à la séduction du neuf ? La même question se pose d'ailleurs pour les pots de confiture de fraise ou de myrtilles : le dessus du pot est bien meilleur que le fond où on ne trouve plus de fruits, mais un vague sirop...*

Depuis la salle de bains, puis en faisant mes tartines, j'ai continué à tourner en rond comme ça pendant toute la matinée de ce dernier lundi matin de ma vie. Comme n'importe quel ado le ferait pendant 20 ans. Tôt ou tard, le joueur se décide, il pose son jeton sur le 18, sans raison, et il perd, bien sur, et il fouille le fond de sa poche, et tente une dernière fois sa chance, on dit bien que la vie est une loterie, mais ça ne me plaît pas du tout. Est-ce de l'orgueil de croire au libre-arbitre ?

La liberté. Faire ce que je n'avais jamais imaginé, parce que la certitude de mourir dans 7 jours m'en donnera la force, ou le culot. Me voilà au pied du mur. Mais ce mur est fait d'une matière visqueuse, grise, sans la moindre aspérité, la moindre prise. Je suis libre de m'y engluer. Pourquoi attendre 7 jours encore, si cette vie en miniature, ou en accéléré, ne me permet pas de comprendre quelque chose de vraiment nouveau ?

Tout lâcher : On va au boulot, on a des rendez vous, des responsabilités, on nous attend, on compte sur nous, on est pris dans une toile d'araignée d'obligations, et tout d'un coup, on est malade. On se couche, on fait venir le docteur, et par enchantement tout est annulé. Le monde tourne sans nous, on devient irresponsable, c'est merveilleux. On se souvient alors de nos bronchites d'enfant, juste le jour où il fallait rendre la rédac.

Elaborer un projet. Se projeter dans sa vie. Une vie normale n'est jamais écrite d'avance. Cette vie de 7 jours a un côté un peu théâtral. Comme la métaphore d'une vraie vie. Se dire que sept jours représentent sept décennies, par exemple. Et plutôt que d'élaborer un projet unique, je pourrais avoir sept projets, indépendants l'un de l'autre. Reprendre contact avec sept personnes, sept femmes que j'ai aimées, ou des amis, un(e) par jour, et reconstruire le passé, amasser des souvenirs, les entasser comme un trésor, les ranger, leur donner une forme. Avec l'illusion, l'espoir, que cette fois on se comprendra, qu'on ne perdra pas de temps à mentir, qu'on écouterait ce que l'autre dit vraiment, est-ce que la vie ne serait pas plus simple si tout le monde savait que la mort est amicalement proche ?

*Pourquoi, parfois, une seule feuille d'un peuplier se met à bouger vivement, longtemps, comme s'il y avait du vent, alors qu'il n'y en a pas. Et que les autres feuilles sont*

*parfaitement immobiles ? Qui n'a pas observé ce phénomène au moins une fois dans sa vie ?*

J'ai feuilleté, comme ça, sans trop savoir pourquoi, un livre de recettes. Maman faisait la soupe au pistou. C'était exceptionnel. Il fallait d'abord qu'il y ait du basilic, pistou en occitan. On en trouve à partir de Mai. Il y avait là-dedans des pâtes spéciales, un peu grosses. J'ai fait ma liste d'ingrédients, et je suis allé au supermarché.

Il est onze heures du matin. La faim est un bon stimulant pour faire ses courses. Repu, j'ai du mal à acheter de la nourriture. La soupe au pistou sera pour ce soir, ou demain. À midi, je mangerai n'importe quoi, comme d'habitude.

J'ai donc un projet. J'appellerai cet après-midi deux ou trois amis pour les inviter à goûter ma soupe au pistou. Un genre de cadeau d'adieu, mais je ne leur dirai rien de mon secret. J'éprouve une sensation étonnante : le ralentissement. C'est exactement l'image d'un train qui entre en gare, avant de s'arrêter.

On se trompe souvent de rythme. On marche vite alors qu'on n'est pas pressé, on parle précipitamment alors qu'on n'a rien à dire, on somnole alors qu'elle est là, fraîche, aimante, dans les draps propres. Mes pas vont à la bonne vitesse désormais. Il me semble que mon souffle aussi a trouvé sa cadence juste.

Marie n'a pas été surprise que je l'invite avec son nouveau mec dont j'ai déjà oublié le nom. Une soupe au pistou ça ne se refuse pas. Elle me propose d'inviter aussi Jeannine, que j'avais perdue de vue et que j'aime bien malgré son prénom ridicule. Elle vit seule et a besoin de voir du monde.

Éplucher des légumes en écoutant de la musique, s'occuper les mains, ranger l'appartement, me laver, me raser, des milliers de gestes sans conséquence, plus ou moins agréables, normaux.

Jeannine est arrivée la première. On se connaît depuis 20 ans. Elle est mûre comme moi. On aurait pu s'aimer, on a même essayé, mais on est de la même espèce, un peu sangliers solitaires. Elle m'a tout de suite annoncé qu'elle partait au Guatemala pour enseigner la phytothérapie. Je trouve cette idée saugrenue, pour d'obscures raisons que je renonce à lui expliquer. Elle a l'air tellement heureuse. Marie et Jeannot avaient les bras chargés, il ne peuvent pas s'abstenir d'apporter des trucs inutiles, une bonne bouteille, des bouquins, des cassettes trouvées aux puces, un pull trop petit ou trop grand, ou trop kitch, mais tout neuf... Ils ont toujours des choses passionnantes à raconter, savez-vous le montant de la dette extérieure du Chili ? Et le salaire de Debré ? Et les méfaits du gluten ? Leur vie est débordante. Ils viennent de décider de consacrer une semaine entière à retaper un muret en pleine garrigue, "parce que c'est complètement inutile".

Une semaine entière. Je m'imagine passer ma vie entière à retaper un muret, la fatigue, la chaleur, le mal au dos de transporter des pierres dures et coupantes. Il est donc si difficile de trouver à faire quelque chose d'utile ?

La première bouteille est vide, les langues déliées : Je sais maintenant que mon boulot est stupide et nuisible dit Jeannot qui réalise des sites Internet. Ses clients espèrent en faisant appel à lui augmenter leur chiffre d'affaires, vendre davantage de trucs ou de machins, peu importe si c'est utile ou beau, seule compte la quantité et les 15 % espérés de taux de profit.

Ce soir j'ai appris à éliminer l'impatience, mes amis parlaient, je leur répondais ou pas, le temps s'écoulait paisiblement, souvent les gens ne savent pas partir, ils disent bon, il est temps que j'y aille. Ils se lèvent même, mais vont tourner en rond dans l'entrée pendant encore une heure, la peur sans doute d'affronter le silence, la nuit, la solitude, ou parce qu'ils sont bien, là, avec nous ?

*Comment sont montées les grues ? Est-ce qu'on les monte la nuit, pour que personne ne le sache ?*

Ce matin, c'est étonnant, il me semble que je n'avais pas aussi bien dormi depuis longtemps. Deuxième jour déjà, pas la moindre panique, serait-ce que je m'habitue, que j'accepte, que je commence à comprendre ? Si j'étais le lecteur de cette histoire, j'attendrais une révélation, le narrateur va forcément découvrir le sens de la vie, c'est pour ça qu'il invente tout ce mic-mac !

J'ai essayé plusieurs fois au cours de ma vie, mais je n'ai jamais pu lire Proust. Pour tout un tas de raisons. "Du côté de chez Swann", et ces fameuses madeleines, des odeurs d'enfant gâté par sa mère, un univers de bourgeois décadent, demi-fou, égotiste fervent... Mais les plus grands écrivains le vénèrent, le citent abondamment, Barthes en fait le modèle de l'écrivain, je suis donc un imbécile homophobe et antisémite, un vulgaire marxiste ouvriériste obsédé par la lutte des classes ?

À la médiathèque, j'ai dû renouveler ma carte périmée, j'ai trouvé ça dommage, pour si peu de temps, mais je n'allais quand même pas dire que je ne l'utiliserais que 6 jours ! Je n'ai pas trouvé le livre tout de suite, j'ai dû demander, un peu honteux comme un collégien demanderait les liaisons dangereuses, comment, à son âge, il n'a pas encore lu Proust ?

Les Japonais ont inventé une technique pour lire très vite, du genre 100 pages à l'heure, j'ai vu ça à la télé, on vit une époque formidable. Ha ha, continuez sans moi, je vous quitte bientôt !!

En 10 heures, avec quelques pauses, je n'ai pas tout lu, mais j'ai quand même réussi à absorber beaucoup de pages, à entrer dans leur ambiance feutrée, leurs couleurs fanées.

À 2 heures du matin, j'avais le sentiment du devoir accompli : oui, la forme, c'est bien écrit, mais quelle différence fondamentale avec les shows télévisés insupportables où des gens ordinaires ou des acteurs talentueux, et même parfois des écrivains intelligents ou de prétendus philosophes viennent se faire psychanalyser avec plus ou moins de vulgarité selon la chaîne ? Quant à transmuter sa propre vie en œuvre littéraire, je trouve ça petit.

*Qui peut expliquer vraiment, clairement, pourquoi la lune devient grosse, puis mince croissant, et tout ce cirque entre le soleil, la terre, la lune, et qui tourne autour de qui, et comment ?*

Troisième jour, ne pas décevoir, laisser croire que tout va s'éclairer, le sens va surgir.

On a des amis virtuels. Ou peut-être peut-on dire immatériels. Je ne passe pas un jour sans penser à Bruno. Et je n'ai pas bu un coup avec lui depuis 20 ans ! Récemment on s'est croisés au cinéma, il était 3 rangs devant moi, il a essayé de venir m'embrasser (on s'embrasse, c'est comme ça), mais a dû renoncer, il y avait trop de monde. On s'est fait un vague geste pour se dire qu'on se verrait après la séance, mais il était avec sa femme, c'est comme ça qu'il dit, et dans la cohue de la sortie, on s'est raté. Je suppose qu'il fallait vite aller libérer la mamie qui garde les enfants. On s'envoie des mails, il m'invite à ses spectacles (il est comédien) moi à mon anniversaire, mais on est pris, ou oubliée, la vie nous roule comme le coprophage sa boulette de crotte, pardon, je m'égare...

J'ai son téléphone, je l'appelle, il vient juste de se lever. Une des raisons pour lesquelles je ne suis pas allé le voir plus tôt, alors que j'en avais envie, c'est que je pensais qu'il me fallait un prétexte. On ne veut pas déranger. On ne se doute pas que les gens, même ceux qui semblent mener une vie exceptionnelle - et c'est son cas, il part en tournée dans le monde entier - ont aussi des matins creux, des regards vides, les bras qui tombent, le teint gris, et qu'alors, recevoir un coup de fil d'un vieil ami est bien agréable. Aujourd'hui, tout m'est égal. Non, il n'a rien d'urgent à faire cet après-midi, il ne me demande pas pourquoi je vais venir le voir, mon esprit tordu me suggère qu'il pense peut-être que je vais lui proposer du boulot, mais tout m'est vraiment égal, c'est ça qui est bon.

Voilà, une maisonnette en banlieue, un jardinet, Bruno tient à me faire tout visiter, comme n'importe quel cadre moyen de chez IBM. Les 2 salles de bains, le système home-cinéma, les photos des enfants, c'est merveilleux, il est fier de me montrer que "ça marche" pour lui, "mais maintenant, tu le sais, le métier est difficile...."

Le café est bon, les enfants à l'école, Héloïse au boulot, elle est infirmière psychiatrique, il est fier d'elle, ça ne doit pas être facile tous les jours, etc... Après quelques échanges d'informations sans grand intérêt sur le présent - il me demande bien sûr ce que je deviens, le boulot, la famille, l'amour, et j'élude ou je brode savamment - nous avons glissé peu à peu dans le passé. Nous avons un stock considérable de souvenirs en commun. Ne rien faire, ne rien prévoir, ne rien entreprendre d'autre que se vautrer dans le passé, le faire revivre, comme Proust, et en faire la seule réalité qui compte. Le soir est arrivé peu à peu, j'ai pu voir les enfants, dans leurs uniformes de jeunes, Héloïse, dont j'aime surtout le prénom, mais tout ce présent semblait terriblement fade et irréel après ces quelques heures de retrouvailles. On m'a bien sûr retenu à dîner, j'ai un peu picolé, Bruno aussi, les enfants ont disparu, on a pu continuer à dérouler la bobine, nous existions totalement, le passé était là, palpable, vivant, présent. Héloïse, somnolente, écoutait avec un sourire amusé. Je suis parti très tard, Bruno ne m'a pas demandé une seule fois pourquoi, après tant de temps, j'avais souhaité le retrouver, il n'a pas été question de se revoir bientôt, je suis certain qu'il a senti qu'il ne fallait pas chatouiller le futur avec moi.

Quatrième jour. Un petit plaisir : le train. J'ai toujours été fasciné par le train. Depuis le train électrique du Noël de mes 11 ans, les voyages annuels entre le midi et les vacances en Bretagne, en passant par Paris, les gares, les changements de train, les filets à bagages dans lesquels on me faisait dormir quand j'étais tout petit... Encore aujourd'hui je reste le plus près possible de la voie quand il entre en gare, pour sentir sa masse, sa puissance, son souffle. Un jour, j'irai de Paris à Vladivostok, me suis-je promis. Trop tard. Et la preuve qu'il ne faut pas tarder à réaliser ses rêves. Je me propose donc de ne pas prendre de TGV, de changer de train à chaque gare, de dormir ce soir à l'hôtel, n'importe où, et de rentrer demain. Le train m'apaise. Je ne comprends pas tous ces gens accrochés à leurs téléphones portables pour dire je viens de partir, j'arrive, que fais-tu ? on a un peu de retard... Le train est l'endroit où je peux enfin couper tous les ponts, réfléchir, rêvasser, regarder les paysages, savourer l'anonymat et la tranquillité.

J'ai pris un billet pour Belfort, sans réservation. J'ai acheté un hot-dog dans la gare, ça fait partie de mes manies, ne jamais rien acheter dans le train. À Montélimar, je descendrai et j'achèterai de l'eau et des oranges.

Dans n'importe quelle histoire digne de ce nom, après un tel début, le personnage monte dans le train, et forcément, il se passe quelque chose. Une fille s'assoit à côté de lui et se met à pleurer en lisant un SMS, et il la console, etc... Ou alors c'est un personnage incroyable, avec barbe et lunettes qui lit une thèse sur le chant grégorien en Poméranie, et qui chantonne les partitions qu'il déchiffre, et la conversation s'engage, sur les modes lydiens, phrygiens, etc... Mais ce n'est pas parce qu'on attend quelque chose que ça arrive ! Dans l'évolution de l'espèce humaine, la tendance dominante est l'aptitude grandissante à la solitude. Pas de rencontre romanesque donc.

*Ce qui m'attriste : je vais mourir sans savoir pourquoi les immeubles ont l'air penché – je les vois penchés - si je les regarde quand le train roule dans une courbe. Tout le monde a-t-il cette impression ou est-ce seulement moi ? Y a-t-il une explication rationnelle, comme pour le changement de tonalité de la sirène de l'ambulance qui s'approche puis s'éloigne ? Un ingénieur du son m'a un jour expliqué ce phénomène acoustique. Je n'ai rien compris, parce que j'ai un bac lettres classiques mais ça m'a plu d'entendre une explication scientifique.*

Il y a les compartiments : 8 places en vis-à-vis. On se regarde ou on s'évite, on allonge les jambes en négociant tacitement leur place, ou on les garde repliées. Il y a les wagons à un seul espace, comme un grand bus, mais on peut parfois s'y retrouver à 4 en vis-à-vis. Il y a les gens qui prennent le train pour aller au boulot, et ils oublient le train et le paysage, ils lisent ou dorment. Il y a les angoissés, qui regardent sans cesse leur montre. Les bavards, les taciturnes, les amoureux qui roucoulent, les vieux couples qui se tiennent la

main, un peu maladroits. Les jeunes qui rigolent en regardant le vieux couple, et qui jouent à des jeux électroniques, ou qui écoutent leur baladeur plein pot et ça fait tss-kn-tss-kn-tss dans les écouteurs.

Et comme ça pendant une journée, pas une seconde d'ennui. Une journée totalement inutile, du temps passé, un septième de ma vie balancée pour rien, quel luxe ! Et le soir à l'hôtel, à Dijon, l'overdose de télé, 16 chaînes, sport, films déjà vus 10 fois, érotisme soft, musique fun, infos en boucle, il ne s'est passé que trois événements dans le monde aujourd'hui, la mort du pape, encore quelques bagnoles brûlées en banlieue, et la finale à Roland Garos.

Le retour m'a pris encore une journée, de gare en gare, de plaines en montagnes, je n'aurai plus que deux jours à remplir, tuer le temps, ha ha !!

"À mon dernier repas, je veux que l'on s'en aille, que l'on fasse ripaille ailleurs que sous mon toit", chante Brel. Il gueule aussi gaillardement : "J'insulterai les bourgeois une dernière fois". Ferré aussi chante son enterrement, baroque, surréaliste, en couleur, dérisoire. Moi, je m'en fous.

Il n'y a pas d'épilogue à cette histoire. Elle débouche sur une impasse, parce qu'à la différence des contes édifiants, elle est bien trop vraie. Elle pourrait l'être en tout cas si je décidais que demain, basta, pourquoi insister, tout est faux, insensé, truqué, moche, fastidieux. Nous ne savons pas davantage pourquoi nous nous accrochons à la vie que nos parents ne savaient pourquoi ils nous ont mis au monde. Et la seule conclusion possible est qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre une vie de 7 jours clairement délimitée et une vie normale sans queue ni tête.

Alors j'utiliserais ces deux derniers jours à dormir, à ranger mes affaires, ma maison, à écrire sur un bout de papier que je m'en vais en paix, désolé de n'avoir pas trouvé de fin satisfaisante.

*... À moins que la curiosité ne soit la plus forte ? Ce mystère des maisons penchées dans les virages du train me turlupine. Et le périple de la lune, le cœur des savonnettes, la confiture industrielle, les feuilles des peupliers, les grues, la sirène qui s'éloigne...*